

Fin en perspective : finalement, enfin, à la fin.

Jean-Jacques FRANCKEL
Université de Franche-Comté
D.R.L., U.A 1028. Université de Paris VII

Finalement, enfin, à la fin : ces termes souvent présentés comme plus ou moins synonymes ne sont pourtant que rarement substituables les uns aux autres et impliquent des conditions d'emplois très différentes. Toutefois, la mise en jeu commune du marqueur *fin* leur confère une évidente parenté. La compréhension de leur fonctionnement et de la diversité des valeurs qui en résultent nous paraît donc devoir passer par l'analyse de ce marqueur, ainsi que du verbe *finir* qui en est dérivé. Cette analyse conduit à son tour à dégager les parentés mais aussi les différences profondes avec des formes voisines comme *terme, bout, issue* d'une part, *cesser, arrêter, terminer,achever* d'autre part, pour ne prendre que ces exemples.

Le terme de *marqueur* implique que son fonctionnement s'appréhende à travers le rôle spécifique qu'il joue dans les enchaînements d'**opérations** où il est susceptible de s'inscrire. On postule que ce rôle est invariant. Afin de l'établir, nous commencerons par proposer une description rapide des principaux emplois des expressions citées.

1. Description des principaux emplois de *finalement, enfin, à la fin*.

1.1. *Finalement*.

Finalement renvoie à l'issue stabilisée d'un parcours sur une classe de valeurs : à la suite d'un va-et-vient non stabilisé entre des valeurs, *finalement* marque la stabilisation sur l'une de ces valeurs.

Finalement se trouve donc associé de façon privilégiée à des emplois marquant une décision précédée d'hésitations et de tergiversations. C'est le cas d'un exemple comme *Finalement, je n'y vais pas.* *Finalement* implique qu'il a été question d'y aller, que cette

éventualité a été mise en balance avec celle de ne pas y aller. *Ne pas y aller* fait donc suite à un parcours non stabilisé entre *y aller* et *ne pas y aller*. Lorsque *finalement* porte sur une assertion, il indique que cette assertion a préalablement fait l'objet d'une mise en question (explicite ou non). Ainsi, dire *Finalement, il neige !* c'est marquer que s'est préalablement posée la question de savoir s'il allait neiger ou non, qu'il y a eu incertitude sur cette question. La stabilisation sur l'une des deux valeurs "parcourues" est donc consécutive à une décision dans le premier exemple, à un fait avéré dans le second cas.

Finalement présente de fortes affinités avec *en fin de compte*. La différence semble tenir à ce qu'avec cette dernière expression, une valeur est dans un premier temps privilégiée avant qu'une stabilisation ne s'opère sur l'autre. Ainsi un voyageur tassé déclare-t-il dans le métro bondé : *En fin de compte, pas besoin de se tenir !* Cela signifie que, dans un premier temps, il s'est posé le problème de se tenir. *En fin de compte, ce n'est pas très difficile !* signifie que le problème avait, dans un premier temps été estimé difficile. Ici l'issue ne correspond précisément pas à la façon dont les choses avaient été envisagées. Dans les deux exemples précédents, *finalement* pourrait se substituer à *en fin de compte* mais marquerait l'issue d'un balayage entre deux valeurs dont aucune ne serait a priori privilégiée. Dire que *finalement le problème n'est pas difficile*, c'est marquer non pas qu'on concevait ce problème comme difficile a priori, mais qu'il y avait incertitude sur son caractère facile ou difficile. Toutefois, *finalement* est compatible avec des contextes qui, privilégiant l'une des deux valeurs, suppléent la différence entre les propriétés inhérentes aux deux marqueurs. Ceux-ci font alors l'objet d'un rapprochement maximal.

De cette rapide description, nous retiendrons essentiellement pour la suite que P, dans *finalement P*, ne fait pas l'objet d'une première construction : c'est à la suite d'une construction préalable de P en tant qu'appartenant à une classe de valeurs sur laquelle s'opère un parcours non stabilisé que P se trouve reconstruit en tant que stabilisant ce parcours.

1.2. Enfin.

Enfin est compatible avec une grande diversité d'emplois que, dans un premier temps, nous présenterons de façon purement descriptive, en les regroupant arbitrairement autour de six valeurs principales.

Nous tenterons par la suite de montrer que ces valeurs apparemment très disparates peuvent en fait se ramener à un fonctionnement invariant.

1° Soulagement au moment où une (longue) attente se trouve satisfaite.

Ex. : *Enfin ! Te voilà !*

Enfin ! Il neige !

Ces exemples marquent qu'on s'attendait à ta venue ou à ce qu'il neige et que ce qui se produit dans les faits devient conforme à cette attente.

On notera au passage que la valeur prise ici par *enfin* n'a que fort peu à voir avec celle que prenait ci-dessus *finalelement* dans le même exemple.

2° Indignation ; rappel à l'ordre, remontrance.

Ex. *Enfin, tu ne peux pas faire attention, non !*

Ça suffit, enfin !

Enfin, combien de fois faudra-t-il te le répéter !

Mais vas-y, enfin !

C'est de ce type d'emploi que relève le célèbre "menfin" associé à un personnage de bande dessinée.

On notera que dans ce cas *enfin* peut être postposé et qu'une substitution est alors localement possible avec *à la fin*, moyennant certaines différences sur lesquelles nous aurons à revenir.

Ces deux premiers emplois de *enfin* sont exclamatifs.

3° Amendement ; correctif ; rétractation.

Ex. *Elle est blonde, enfin ...châtain clair plutôt.*

On était six...enfin cinq, puisque Luc n'était pas là.

Il s'agit d'emplois assertifs. Les point de suspension signalent une pause intonative.

4° Clôture d'une conversation en suspens.

Il s'agit d'emplois de *enfin* qui ponctuent les conversations en état de chute et de suspension, pour en assurer tout à la fois une forme de clôture et de relance. Ils sont en général suivis d'aphorismes dont la seule véritable fonction est d'assurer une sorte de régulation de la conversation, notamment en meublant les silences (*on verra bien, il faut espérer que ça dure, on n'y peut rien, qu'est ce que vous voulez ! etc*).

5° Reprise synthétique.

Ex. *Tout était en chantier, les portes défoncées, les papiers arrachés, les tableaux lacérés, enfin la désolation.*

Enfin se trouve facilement suivi d'expressions du type : *je ne te fais pas un dessin, je ne te raconte pas, tu vois un peu, tu ne peux pas t'imaginer etc.*

6° *In fine.*

Enfin introduit le dernier item d'une énumération.

Ex. *Je remercie M. X, M. Y...enfin je remercie tout particulièrement M.Z dont l'aide a été décisive . Dire Finalement, je remercie M. Z au lieu de *enfin* signifierait qu'on se décide à le remercier après avoir hésité à le faire (ce qui dans ce genre d'emploi ne correspond en général pas à l'effet désiré).*

Mis à part ces cas relativement typiques, on peut rencontrer *enfin* dans des emplois intermédiaires qui constituent d'ailleurs un indice de continuité. On citera parmi beaucoup d'autres des exemple comme *Ce n'est pas très facile, mais enfin on y arrive ; Ça ne me serait pas venu à l'idée, mais enfin pourquoi pas.* Dans ces exemples, on voit réapparaître une parenté possible avec *finalement* et *en fin de compte*.

1.3. A la fin.

On remarquera tout d'abord que *à la fin* n'est substituable à aucun des emplois de *enfin* , si ce n'est les emplois marquant l'indignation ou l'énerverement : *J'en ai marre, à la fin, Tu ne peux pas faire attention, à la fin, non !* On notera que dans ces emplois, *à la fin* est postposé.

On trouve par ailleurs *à la fin* dans les emplois du type : *A la fin*

(de la séance), j'en ai eu marre et je suis parti ; A la fin, il faisait tellement chaud que le goudron fondait . Deux remarques s'imposent :

- Ce dont à la fin marque la fin n'est pas facilement définissable. Le premier exemple n'implique pas que mon départ ait eu lieu au moment où la séance s'est finie (terminée). On comprend plutôt que le départ s'est en fait produit avant la fin de la séance proprement dite , qu'il s'est agi de la fin de la séance pour moi et non de la fin de la séance elle-même.

- La place de à la fin dans l'énoncé est beaucoup plus mobile que celle de *enfin* . On peut en particulier insérer à la fin dans le tour *c'est...que* , ce qui est difficile avec *enfin* . On peut dire par exemple *C'est à la fin que ça s'est passé*, ou *Ça n'est qu'à la fin que je m'en suis rendu compte*, mais moins naturellement *Ça n'est qu'enfin que je m'en suis rendu compte*.

De cette exploration préliminaire, on peut tirer la conclusion que dans le cas de à la fin , l'actualisation de la fin semble dissociée de son énonciation, à la différence de *enfin* qui actualise une fin en même temps qu'il l'énonce : énonciation et actualisation sont indissociables.

Il faut maintenant chercher à comprendre le fonctionnement du marqueur *fin* et l'organisation des valeurs qu'il permet d'engendrer.

2. Fin.

Nous proposons, à titre d'hypothèse, la caractérisation suivante du marqueur *fin* :

Fin marque le passage à l'extérieur temporel d'un procès P (associé à un nom prédictif X dans *fin de X*) en tant qu'entraîné par le passage à l'extérieur notionnel du domaine notionnel associé à P (ou à X).

Fin articule donc deux formes de discontinuité relevant de deux niveaux de construction : une discontinuité notionnelle (construite hors du temps) et une discontinuité temporelle.

La diversité des emplois de *fin* tient essentiellement à deux grandes sources de variations :

1° La nature de la discontinuité notionnelle.

Elle peut correspondre

- au dernier point intrinsèque de X (*fin d'une journée, d'une boîte de chocolats*). Le dernier point correspond alors à une quantité nulle de X. L'au delà de X se caractérise simplement par le fait qu'il n'y a plus de X.

- à la mise en relation à l'extérieur notionnel de X. Il peut s'agir d'un extérieur anticipé, envisagé, visé (l'atteinte du sommet constitue la *fin de l'ascension*) et l'au delà (l'extérieur) de X se trouve relayé par une forme de positivité, ou d'un extérieur non anticipé (une tempête peut mettre fin à l'ascension avant l'atteinte du sommet).

2° La double discontinuité marquée par *fin* peut relever de l'ordre du factuel (*Cet incident a mis fin à notre idylle*) ou au contraire de l'ordre de l'envisagé, du prospectif (*A la fin de l'envoi, je touche*). Dans ce dernier cas, le dernier point de l'envoi est envisagé à un moment où l'envoi est (encore) en train de se dérouler.

Pour mettre de l'ordre dans ces différents cas de figure, les analyser et les illustrer, nous distinguerons deux grands modes de mise en jeu du marqueur *fin* : les emplois relationnels de *fin* (*fin de X*) et les emplois non relationnels.

1° La discontinuité fixée hors temporalité est introduite par un support X : emplois relationnels de X.

Il s'agit de la forme *fin de X*. Le terme X permet la construction hors du temps d'un dernier point de X. Il peut en particulier s'agir du dernier point intrinsèque de X, correspondant à une quantité nulle de X. Il devient dès lors possible, comme nous l'avons vu, de dissocier l'ancre de X dans le temps de celui de son dernier point.

2° La discontinuité fixée hors temporalité n'est liée à aucun support.

Dans ce cas, la frontière ne correspond pas au dernier point intrinsèque d'un support, elle fait l'objet d'une construction extrinsèque. Elle correspond à la construction par un sujet d'un au delà d'un procès actualisé P dont il constitue le complémentaire linguistique (défini, comme *extérieur notionnel de P* ou *autre que P*). Elle peut en particulier

prendre la forme d'un "telos", d'une cible, d'un objectif. Elle marque alors ce vers quoi tend ce qui est actualisé. Le passage au *ne plus* temporel est, dans ce cas, relayé par l'atteinte d'un au delà construit comme envisagé. L'au delà borne (ou borde) le procès actualisé de l'extérieur et en constitue le complémentaire linguistique. C'est ainsi notamment que *fin* est mis en jeu dans les emplois de type *à fin de* et, comme nous le verrons, dans certains emplois de *enfin*.

Dans le premier cas, c'est X qui assure, hors du temps, une forme de correspondance nécessaire entre ce qui, dans le temps, peut par ailleurs correspondre à un décalage entre l'actualisé et le non actualisé : X assure une forme de continuité hors du temps (sur le plan notionnel) entre un point quelconque de X et le dernier point de X.

Dans le second cas en revanche, il existe entre l'actualisé et le non actualisé un hiatus qui n'est relayé par nulle forme de continuité sur le plan notionnel.

Nous allons développer et illustrer ces deux grandes classes de mise en jeu du marqueur *fin*, dans la mesure où elles apparaissent déterminantes pour la compréhension de *enfin* d'une part, de *à la fin* d'autre part.

2.1. Fin de X.

Fin fonctionne comme terme relationnel. Il s'insère dans la séquence *fin de X*. Rappelons que c'est alors X qui constitue le support permettant de fonder une discontinuité hors du plan temporel. Celle-ci correspond au dernier point de X.

Le dernier point de X peut demeurer construit hors du temps, comme on l'a vu avec l'exemple : *A la fin de l'envoi je touche*. Il existe alors un décalage entre l'actualisation effective de X et celle du dernier point de X qui n'est construit que comme envisagé.

Il peut aussi faire à son tour l'objet d'une ancrage effectif dans le temps : la coïncidence marquée par *fin* entre les deux formes de délimitation, temporelle et notionnelle, s'inscrit alors sur le plan du

factuel. C'est le cas avec un exemple comme *C'est la fin de la boîte de chocolats, C'est la fin de tous mes espoirs, Ça a été la fin du voyage*.

Il faut alors distinguer deux sous cas :

- Ou bien le dernier point de X a fait l'objet d'une construction première en tant que validable (en tant qu'envisagé ou visé) avant de se trouver à son tour actualisé.

- Ou bien le dernier point de X se construit directement à travers son actualisation.

2.1.1. Le point de discontinuité défini hors du plan temporel fait l'objet d'une construction première comme validable.

Le terme ou le processus rejoint alors **dans le temps** sa frontière (son dernier point) préalablement construite **hors du temps** comme validable (visé attendu, envisagé, souhaité, redouté etc.). Il se trouve dès lors **entièvement inscrit dans le temps (actualisé)**. C'est ce qui se produit au moment où "Fin" s'affiche sur l'écran du cinéma : le film est entièrement projeté, il ne reste plus de film à projeter, la limite du film est atteinte, ce qui marque qu'elle était préconstruite. Il ne s'agit pas d'une simple cessation du film (une cessation marque le simple passage à une extériorité temporelle, comme le montrera par la suite l'analyse du verbe *cesser de*). Il y a **conformité** entre l'attendu, le prévisible, et l'actualisé.

2.1.2. Le point de discontinuité ne fait pas l'objet d'une construction première comme validable (envisagé ou visé).

C'est le cas d'exemples du type : *C'est la fin de tous mes espoirs; Cet accident a marqué la fin de notre voyage*. L'accident entraîne une rupture notionnelle **et** temporelle du voyage. Il marque, de l'extérieur, le dernier point du voyage, et cette rupture est en outre actualisée. Il y a dans ce cas coïncidence entre un point de discontinuité fixé sur le plan notionnel et la limite temporelle caractérisée par le passage à *ne plus voyager*. C'est à ce type d'emplois que correspond, de façon privilégiée, l'expression *mettre fin* (*cet événement a mis fin à mes illusions*).

La distinction précédente rend compte des deux interprétations

possibles d'un énoncé comme *C'est la fin de l'ascension*. Cet énoncé marque, certes, l'atteinte ou la proximité d'une frontière temporelle. Mais il marque aussi et surtout que l'ascension s'y dissout, qu'à partir de cette frontière temporelle, il n'y a plus d'ascension, qu'il y a atteinte d'un dernier point de l'ascension. Or ce dernier point peut avoir deux statuts :

- Il peut correspondre à l'atteinte du sommet. L'ascension (et le sommet qui la borne) fondent la matérialité d'une délimitation indépendante du temps. *Fin* signale l'épuisement solidaire du support (une quantité d'ascension à effectuer) et du temps nécessaire à l'atteinte du sommet. La fin marque dans ce cas la résorption d'un décalage dans le temps entre une frontière intrinsèquement (notionnellement) liée à un support et son actualisation dans le temps.

- Le dernier point peut également correspondre à une rupture entraînée par un obstacle à l'ascension. Le point de discontinuité n'est plus lié à un dernier point intrinsèque de l'ascension, dans un premier temps envisagé prospectivement et tel qu'il se solderait par l'atteinte d'un but projeté. Ce point de discontinuité, construit extérieurement à l'ascension, se trouve réinterprété comme dernier point de l'ascension. Dans ce cas, la coïncidence entre construction et actualisation du dernier point de l'ascension ne s'interprète plus en terme de résorption régulée d'un décalage dans le temps. Il s'agit d'un point de rupture dans cette résorption même. Dès lors qu'il existe un point dans le temps tel qu'il n'existe plus de procès faire l'ascension, *fin* donne une interprétation hors du temps de ce point comme une rupture de l'ascension, comme dernier point tel qu'au delà on passe à l'extérieur notionnel de l'ascension.

On analyserait de même l'ambiguïté d'un énoncé comme *C'est la fin !* compatible aussi bien avec un contexte du type *Ta patience est récompensée* (la fin attendue est actualisée, il y a conformité entre l'attendu et l'actualisé) qu'avec un contexte du type "accident" (*C'est foutu*) : un événement extérieur scelle solidairement une discontinuité notionnelle et temporelle.

Cette ambiguïté se présente de façon différente selon la nature lexicale du terme X. On notera que si la fin d'une ascension peut correspondre à l'atteinte du sommet, la fin d'un espoir correspond non à son couronnement mais à sa ruine. Il en va de même pour une envie (coupée) ou un désir (perdu).

Dans le cas de *la fin de la journée*, le temps est le seul facteur de résorption. En revanche, *la fin d'une belle journée* peut correspondre à une rupture impromptue (de la beauté de la journée, bien plutôt que de la journée elle-même).

De même, arriver à la fin d'une boîte de chocolats, c'est arriver au point où la consommation s'épuise avec la matière à consommer: on passe à l'extérieur du processus de la consommation en même temps qu'il n'y a plus de support à la consommation. On remarquera au passage que l'on n'arrive pas au *terme* d'une boîte de chocolats. Cela constitue un indice, qui, à ce stade, reste à confirmer, que *terme* a une fonction beaucoup plus directement et purement temporelle que *finir*.

Fin de X permet donc l'indépendance de la délimitation notionnelle de X relativement à sa délimitation dans le temps.

Il se distingue de ce point de vue d'un mot comme *bout* d'un côté, comme *terme* de l'autre. Ces deux mots marquent de façon dissociée ce que *fin* combine intrinsèquement avec des pondérations variables et complexes.

Considérons les exemples suivants :

- 1 *Au bout de la rue, il y a un boulanger.*
- 2 *A la fin de la rue, tu verras une boulangerie, à ce moment là, tu tournes à gauche.*
- 3 *Au terme de ce voyage, nous étions euphoriques.*

2.1.3. *Bout.*

Le premier énoncé renvoie à une interprétation statique de la rue. La limite de la rue y est envisagée, à travers *bout*, indépendamment de toute dimension processive.

Nous proposons de dire, en première approximation, que *bout* renvoie à la **circonscription dans un domaine d'une interface délimitée, avec l'extérieur de ce domaine, indépendamment de toute dimension temporelle**. Il s'agit donc d'une forme de **discontinuité non temporalisée** qui peut correspondre :

- soit à une fragmentation, lorsqu'il s'agit d'un objet "dense" ou appréhendé comme tel. Il apparaît alors dans la séquence *un bout de X* : *un bout de viande, un bout de chou, un bout de ciel, un bout de chemin, un bout*

de temps .

- soit à une interface circonscrite de l'objet lui-même. Il apparaît alors en particulier dans la séquence *le bout de X : le bout de la ficelle, tenir le bon bout, mettre bout à bout, à bout portant, le bout du tunnel* (le lieu où l'on sort du tunnel). Dans *aller jusqu'au bout de ses forces ou jusqu'au bout de son idée* , l'interface correspond avec le point au delà duquel il n'y a plus de forces, plus d'idée.

Cette caractérisation très approximative est destinée à mettre en évidence le caractère non temporalisé de *bout* qui le distingue, et de ce point de vue l'oppose à *fin* et, plus encore à *terme* . Il n'y a, avec *bout* , nulle prise en compte d'une articulation avec une limite temporelle, comme c'est nécessairement le cas avec *fin* . Toutefois, *bout* peut porter directement sur des termes renvoyant au temps, qu'il s'agisse d'un terme marquant par lui-même une discrétisation du temps (*au bout d'un moment, d'un instant*) ou non : dans l'expression *un bout de temps*, *un bout* construit une fragmentation du temps, conformément au premier type d'emploi évoqué ci-dessus. On notera alors qu'il s'agit d'un temps assez long. A côté de *instant* qui "découpe" un fragment de temps réduit à un point , *un bout de temps* implique la délimitation d'une classe d'instants.

Inversement, *fin* peut porter sur des termes ne renvoyant pas à une durée, pourvu qu'il permette leur inscription dans une dimension processive. Un rapprochement est alors possible entre *fin* et *terme* . On peut entrevoir le *bout du tunnel* comme la *fin du tunnel* , pourvu qu'on associe cette fin à un cheminement qui y conduit, ce que n'implique nullement *bout* . En revanche, le bout d'une boîte de chocolats ne désigne pas la fin d'une boîte de chocolats, étant donné la spécification immédiatement introduite par la dimension processive en question. On retrouve le même type de phénomènes à travers la différence entre *le bout du monde* (espace géographique) et *la fin du monde* qui confère une dimension nécessairement temporelle.

Ainsi ne pourra-t-on parler de *la fin de la rue* qu'à condition d'associer cette séquence à un cheminement, source de la dimension temporelle dont *fin* est indissociable.

On notera que si *fin* est incompatible avec un emploi purement statique, *bout* , qui par lui-même marque une discontinuité spatiale, non temporalisée, est en revanche compatible avec des contextes qui

replongent secondairement cette discontinuité dans le temps (*on n'est pas encore arrivé au bout de la rue*).

2.1.4. *Terme*.

Tout comme *fin de X*, *terme de X* implique une double délimitation : une délimitation purement temporelle (au delà de la limite, on passe à l'extérieur temporel du procès associé à X) et une délimitation non temporelle, liée à la détermination quantitative de X (le dernier point de X correspond à une quantité nulle de X). Mais à la différence de ce qui se produit avec *fin de X*, cette double délimitation n'est envisagée que du point de vue temporel. C'est une **limite temporelle qui fonde une délimitation notionnelle**. *Terme* désigne l'instant qui correspond à cette double délimitation. Deux cas peuvent se présenter :

- Il peut s'agir d'un instant *t* fixé par assignation subjective : c'est à partir de ce *t* que se définit non seulement le passage à *ne plus P*, mais aussi le passage à l'extérieur de X. La valeur de *terme* tend à se spécifier et à prendre la valeur d'*échéance* (c'est ce qui se produit dans une expression comme *fixer un terme à X*, *mettre un terme à X*). Le passage à *ne plus X*, entraîne ipso facto le passage au dernier point de X. C'est ainsi qu'il est possible de *fixer un terme à X*, bien plutôt qu'une *fin à X*. En effet, la *fin de X* est déterminée non à partir d'un *t* comme dans le cas de *terme*, mais à partir du dernier point de X. C'est ce dernier qui, cette fois au contraire, fait passer, sur le plan temporel, à *ne plus X*. A l'appui de cette analyse, on peut observer une profonde dissymétrie entre le comportement de *fin* et celui de *terme* dans les tours négatifs. *Ce n'est pas la fin de la séance* signifie qu'il y a encore matière à séance. *Ce n'est pas le terme de la séance* est une séquence en soi très peu naturelle. Elle ne deviendrait interprétable que sous la forme : il y a encore du temps avant d'atteindre le dernier point de la séance.

- Il peut s'agir d'un instant directement déterminé par les limites d'un support. *Terme* se rapproche alors beaucoup de *fin*. La différence réside dans le fait que *terme*, contrairement à *fin*, désigne un instant. Il correspond à une pondération de la fin sur le temps. *Naître à terme* signifie naître au bout du temps normalement associé à une gestation. Mais on naît *au terme* ou à *la fin* d'une période de gestation.

En résumé, dans le cas de *terme*, la quantité de procès est

envisagée relativement à la quantité de temps impartie, affectée ou affectable à ce procès. Il y a une étroite solidarité entre la frontière de X et la frontière de la sous-classe de t affectée au processus correspondant à X, la première étant considérée à partir de la seconde. Dans *la fin de X*, *fin* permet de renvoyer à une frontière strictement inhérente à X, tandis que *terme* permet un degré de liberté subjectif.

Il en résulte des contraintes complexes et différenciées sur le jeu des déterminants associables à X. On *mène X à terme* mais non à *fin*. En revanche, on peut *mener X à bonne fin* (ou à *bon terme*). On remarquera par ailleurs que *X prend fin* mais qu'on ne peut pas dire que *X prend terme*, que *X touche à son terme* comme à *sa fin*, que l'on peut *mettre fin à X*, mais non *terme à X*, qu'en revanche on peut *mettre un terme à X*, mais beaucoup plus difficilement *une fin à X*. *Un dans un terme* introduit une altérité (relativement à d'autres termes possibles) incompatible avec *fin*. *Fixer un terme* c'est décider d'une limitation temporelle parmi plusieurs possibles. *Décider d'une fin* (par exemple *décider de la fin d'un scénario*), c'est envisager le choix sur un mode exclusivement qualitatif (*une fin tragique, plaisante etc.*). *Un terme* renvoie à une singularité quantitative, *une fin* à une singularité qualitative.

2.2. Fin non relationnel.

Dans ce second type d'emplois, *fin* ne fonctionne pas de façon directement relationnelle. La détermination de *fin* passe non plus par celle de X comme précédemment dans la séquence *fin de X*. *Fin* relève cette fois d'une construction purement subjective. Il correspond alors à un "telos", à une visée. Il apparaît, éventuellement combiné à d'autres marqueurs, dans des expressions comme à *fin de*, *parvenir à ses fins*, *une fin en soi*, *la fin justifie les moyens* etc. C'est *la fin* de l'eschatologie, celle aussi qui fonde la *finalité*. Comme nous l'avons vu, *fin* correspond alors à la construction par un sujet d'un au delà d'un procès actualisé dont il constitue le complémentaire linguistique.

L'atteinte d'une fin construite dans ces conditions peut ne plus présenter un caractère d'inéluctabilité : elle a précisément pour fonction de pouvoir ne jamais s'actualiser, sa construction première étant indépendante du temps. Il ne renvoie plus en effet à un repère qui s'inscrit dans une continuité linéaire, mais à un repère qui, par rapport au temps,

marque un saut qualitatif. Le décalage entre construction et actualisation de la fin ne se réduit plus, ou plus seulement, à une question de temps.

3. Fonction spécifique de *fin* dans *à la fin* et *enfin*.

Nous ferons l'hypothèse que *à la fin* et *enfin* renvoient respectivement au premier et au second des emplois de *fin* décrits ci-dessus en 2.1. et 2.2. Ces deux expressions marquent une articulation entre deux constructions, l'une s'opérant dans le temps, l'autre hors du temps, mais la nature de ces constructions diffère dans les deux cas.

3.1. *A la fin*.

A la fin fait fonctionner *fin* de façon relationnelle (*fin de X*). Cette mise en jeu de *fin* permet un décalage entre **l'énonciation** de *à la fin* et **l'actualisation** dans le temps de la coïncidence marquée par *fin* entre les deux formes délimitation. C'est précisément cette propriété qui distingue *à la fin* de *enfin*. En effet, *enfin* ne fait pas fonctionner *fin* sur un mode relationnel et c'est l'énonciation même de *enfin* qui construit l'actualisation de la fin.

La justification de cette différence entre *à la fin* et *enfin* nécessiterait une étude approfondie du fonctionnement de *en* et de *à la* qui dépasserait largement le cadre de cette étude.

Lorsque *à la fin* est placé en tête de l'énoncé, il fonctionne comme repère d'un procès P qui peut être construit comme directement actualisé, en particulier lorsqu'il est au passé composé. C'est ce qui se produit dans un énoncé comme : *A la fin de la séance, tout le monde s'est levé en applaudissant*. Le procès P (*s'est levé en applaudissant*) fait l'objet d'une première détermination dans l'énoncé et se trouve directement actualisé (du fait de sa construction au passé composé), à partir de *à la fin*.

Ceci constitue comme nous le verrons une différence essentielle avec *enfin* qui supposerait la préconstruction de P comme constitutif de la fin : *Enfin, tout le monde s'est levé en applaudissant* impliquerait la préconstruction de P comme validable : on s'attendait à P et *enfin* fonctionne comme repère de son actualisation. Avec *à la fin*, P n'est pas préconstruit. C'est P qui actualise et incarne le dernier point de X. La

détermination de la fin échappe a priori au sujet.

Dans un énoncé comme : *A la fin ,j'en ai eu marre et je suis parti*, ou à *la fin, je n'y comprenais plus rien* , le procès fait encore l'objet d'une première détermination à partir de la fin dont P constitue l'actualisation. Mais il faut souligner que cette fin ne coïncide pas nécessairement avec le dernier point de la séance. Mon départ a mis fin à la séance pour moi. Cet énoncé tend justement à signifier que je suis parti avant la fin effective de la séance. On retrouve le cas où P constitue une forme de discontinuité sur X, une rupture de la séance. On pourrait même avoir, à la rigueur : *à la fin, j'en ai eu marre, et je suis parti avant la fin de la séance*. En revanche, *à la fin de la séance, j'en ai eu marre et je suis parti* serait relativement moins naturel.

De même, dans un exemple comme *A la fin, tout s'est brouillé et j'ai perdu connaissance* , la fin qui est construite est celle que pose la perte de conscience du sujet.

Dans le cas de *J'en ai marre, à la fin !* ou encore, *Il exagère, à la fin !* il faut tirer les conséquences de la postposition nécessaire de à *la fin* et du fait que P se présente sous forme d'une exclamative. *J'en ai marre* ne se construit plus, comme précédemment, à partir de à *la fin* . C'est *j'en ai marre* qui est le premier constructeur de la fin, ce qui entraîne une neutralisation de sa valeur relationnelle. C'est à partir de l'énonciation de P (*j'en ai marre*) inscrit dans le temps (actualisé) que se construit la fin. En quoi et de quoi *j'en ai marre* est-il constitutif d'une fin ? *J'en ai marre, à la fin !* pourrait se glosser par : *cette fois-ci, j'en ai marre pour de bon , et je romps toute relation avec la source de mon agacement*. Cette glose marque que j'en avais déjà marre avant, mais *pas vraiment* , pas au point de me placer en relation de rupture par rapport à la source. *A la fin* marque précisément que cette énonciation de P scelle le passage à la prise en charge qui constitue une frontière à mon attitude précédente de non-rupture.

Dans les emplois où l'actualisation de la fin tend à se confondre avec son énonciation, à *la fin* est d'un emploi très peu naturel. *A la fin, je pense à toutes les épreuves que nous avons traversées* ne constitue pas un énoncé parfaitement bien formé. De même un énoncé comme *A la fin de cet exposé, je remercie Y et Z qui m'ont aidé* ne deviendrait tout à fait naturel qu'en passant à la forme *Au terme de cet exposé* , ou encore *Parvenu à la fin de cet exposé....qui réintroduit précisément les conditions d'un décalage*

entre construction et actualisation. On remarquera de même qu'un énoncé comme *On en est à la fin* signifie en fait qu'on est proche de la fin , mais un décalage demeure entre l'énonciation de la fin et son actualisation effective.

3.2. Enfin P.

De *enfin* nous proposerons à titre d'hypothèse la caractérisation suivante :

***Enfin* pose à travers son énonciation le repère d'actualisation d'un procès P en tant que frontière de son complémentaire P' actualisé.**

L'actualisation de P signifie donc l'actualisation de la frontière du complémentaire de P (noté P').

Contrairement au cas précédent, *enfin* exclut tout emploi relationnel de *fin* . On prendra garde à ne pas confondre *enfin* avec l'expression *en fin de X* qui renverrait à un emploi relationnel de *fin* précédemment décrit.

Dans le cas de *enfin* , il n'existe pas d'autre frontière au procès actualisé que celle constituée par l'actualisation de son complémentaire établi par un sujet. L'actualisation du complémentaire P de P' actualisé fonde du même coup la construction de la frontière de P'. Dire *enfin P*, c'est donc marquer que c'est P' (complémentaire de P) qui était actualisé.

La diversité des valeurs associables à *enfin* provient du mode de construction de P validable et de la façon dont s'établissent les rapports de complémentarité entre P et P', à travers notamment des relations intersubjectives. Cet éclairage permet de réexaminer les exemples de notre corpus.

- Le procès P peut avoir fait l'objet d'une première construction comme *validable*.

Ainsi *Enfin ! Il neige !* signifie que avant il ne neigeait pas (on part donc de P' actualisé) , que P (correspondant à la frontière de P') a fait

l'objet d'une construction comme validable (en l'occurrence comme attendu, souhaité) et qu'il s'actualise. *Enfin* marque le lieu et le temps d'un espoir qui s'actualise. C'est P qui est constitutif d'une frontière construite dans un premier temps comme validable à partir de P' actualisé. C'est l'attente de la neige qui fait que l'actualisation de la neige constitue une fin de cette attente.

Dans ce cas, ce qui est atteint à travers le temps a fait l'objet d'une construction indépendante en dehors du temps.

Enfin est profondément énonciatif. C'est l'énonciation même de *enfin* qui fonde l'actualisation de P comme complémentaire de P'.

De façon comparable, *enfin* associé à la valeur *in fine* introduit le dernier item P d'une énumération. Dans ce cas encore, P est construit comme validable avant d'être actualisé et fonctionne comme frontière de l'actualisé. La préconstruction de P comme validable provient ici de la structuration même de l'énumération. Dès lors qu'une énumération est engagée, la mention d'un dernier terme à cette énumération est envisagée. *Enfin P* marque l'actualisation de P comme dernier terme de l'énumération, relativement à l'attente de la mention d'un dernier terme. D'autre part ce dernier terme constitue la frontière de l'énumération actualisée.

Dans le cas où *enfin* est associé à la valeur de reprise synthétique, son fonctionnement est de nouveau très proche de celui précédemment décrit à propos de l'énumération. Dans un exemple comme *Je viens de voir ce film, tu peux pas savoir... c'est...c'est ce qu'on peut faire de...enfin on peut pas faire mieux, quoi*, c'est P (*on peut pas faire mieux*) qui actualise la frontière de ce qui a été dit précédemment. P s'inscrit cette fois dans une hiérarchie des appréciations : P en constitue l'aboutissement, il marque les limites de ce qu'on peut dire sur le sujet.

- Le procès P peut aussi ne pas faire l'objet d'une construction première comme validable. Il est alors directement actualisé comme complémentaire de P'.

C'est ce qui se produit dans les emplois de type amendement, correction. Considérons l'exemple : *Elle est blonde... enfin châtain clair.* *Elle est châtain clair* (P) correspond à l'actualisation du complémentaire de *elle est blonde* (P'). *Enfin* entraîne l'interprétation de *elle est châtain*

clair comme complémentaire de P' actualisé. Dans ce cas, P n'est pas construit préalablement comme validable. Il est construit à travers son actualisation même. On retrouve un cas comparable de ce point de vue à celui d'une "fin accidentelle" déjà évoqué. En disant *elle est châtain clair*, l'énonciateur construit la frontière de ce qu'il voulait dire en affirmant *elle est blonde*.

Il en va exactement de même avec : *on était 5...enfin 6*. Dans un premier temps, 5 est actualisé, et à travers *enfin*, 6 est actualisé en tant que complémentaire de 5 dont il constitue la frontière, sans que celle-ci fasse l'objet d'une construction première comme envisagée ou attendue.

Les emplois de *enfin* qui suspendent plus ou moins provisoirement une conversation sont plus complexes à décrire du fait de la nature en général très peu spécifiée du procès P dont *enfin* introduit l'actualisation. Le cas le plus représentatif serait précisément celui où P serait représentable par des points de suspension, mais aussi à toute expression ou aphorisme du type *on verra bien, on n'y peut rien, c'est la vie, qu'est ce que vous voulez, ce que j'en dis....* Ces expressions ont pour fonction d'actualiser la frontière de tout ce qui a été mis en jeu dans les échanges de vue précédents. Ainsi, l'actualisation de P est interprétable comme fondant, le complémentaire et, partant, la frontière ce ce qui précède, de la "matière à dire".

Des emplois de type indignation, il faut d'abord observer qu'ils n'apparaissent que sous forme d'exclamation, d'injonction ou de question rhétorique : *Enfin, ça suffit, y en a marre ! Enfin, tu peux pas faire attention ! Mais vas-y enfin ! Ça va pas non !* Ils s'inscrivent dans un rapport intersubjectif. La difficulté apparente est donc que P se présente, à travers les formes injonctives et interrogatives, comme validable et non comme validé (alors même que *enfin* est supposé constituer le repère d'actualisation de P). Cette difficulté peut être surmontée si l'on considère que ces exemples correspondent sous des formes diverses à la **réactivation** de la construction de P comme validable à partir du fait que P' demeure actualisé. L'introduction par *enfin* de P, fût-ce sous la modalité du validable, ne correspond pas à une première construction de P dans le "champ du discours". *Enfin* correspond en fait à la réactualisation de la validabilité de P déjà établie par ailleurs. Considérons par exemple le

cas de l'énoncé : *mais vas-y, enfin !* Cette forme qui combine *enfin* et l'impératif correspond à un rappel à l'ordre ou à une réincitation (à partir du fait que tu n'y vas pas). La notion de **rappel** est ici essentielle. Le procès P (*vas-y*), construit comme à valider par l'énonciateur (So) à travers l'impératif ne fait pas l'objet d'une première construction à travers cette injonction. Ce qui est en jeu, c'est non l'assignation de P en tant que à faire, mais le déclenchement de P dans le temps par celui à qui s'adresse l'injonction (S1) à la suite de sa mise en suspens par ce dernier (il n'y va pas). Alors que P est construit comme à valider par So, S1 construit P' (autre que P) dans le temps et P, prédiqué à partir de *enfin*, est reconstruit comme à valider.

Le même principe vaut pour les formes interrogatives (questions rhétoriques) et pour les formes exclamatives. Dans un exemple comme *Ça va pas non !* ou *Enfin ! Tu peux pas faire attention, non ! non* signale qu'il ne s'agit pas de la première construction de P. Par cette exclamation, la question devient ou plutôt redevient d'actualité.

De même, l'exemple *Mais qu'est-ce que tu cherches, enfin !* met en jeu une question qui, potentiellement suscitée par l'observation d'une recherche, se trouve actualisée (ou réactualisée) par l'absence de débouché de cette dernière.

Un exemple comme *Tu m'énerves, enfin !* correspond à l'explosion de ce qui auparavant était construit mais contenu (non manifesté, non explicité, non actualisé), donc validable. En manifestant mon énervement, j'actualise ce qui jusqu'alors n'était que potentiel, je manifeste effectivement ce qui, tout en étant construit, était de l'ordre du non manifeste.

En résumé, *enfin* marque que l'actualisation de P s'opère à partir de la frontière de son complémentaire. La diversité des valeurs associées à *enfin* provient de la diversité des modes de complémentarité. La notion de repère énonciatif marque que l'actualisation de la fin est indissociable de son énonciation.

Cette caractérisation n'est pas tout à fait incompatible avec celle proposée par A. Cadiot, O. Ducrot et allii (1985), bien qu'elle s'en écarte sensiblement : "En énonçant *enfin*, le locuteur signifie qu'une entité linguistique X accompagnée par *enfin* fait qu'il n'y a plus lieu de donner à un discours Z antérieur à X une suite Y envisageable avant l'énonciation de

X. X apparaît alors comme mettant fin au discours amorcé en Z. En d'autres termes, le locuteur, en accompagnant X par *enfin*, donne à son énonciation de X la fonction de mettre fin à un discours Z précédent, fonction qui s'ajoute à l'acte illocutoire propre à X".

Nous remarquerons toutefois :

- que cette caractérisation n'est relayée par aucune hypothèse sur le fonctionnement propre de *fin*.

- qu'il ne nous apparaît pas nécessaire de caractériser Z en terme de discours (cf. *Enfin ! Il pleut !*).

- que la différence établie entre X et Z ("X apparaît comme mettant fin au discours amorcé en Z") correspond, dans notre propre caractérisation à la différence entre X *validable* et X *actualisé* (à partir de l'actualisation dans un premier temps du complémentaire de X).

- que X nous paraît prédiqué à partir de *enfin* fonctionnant comme repère, bien plutôt qu'il ne "l'accompagne".

4. A propos de *finir de*.

Les propriétés précédemment mises en évidence dans le fonctionnement de *fin* se retrouvent dans celui du verbe *finir de*. C'est ce que nous nous proposons de montrer à travers une brève analyse destinée à tester la possibilité de généraliser la caractérisation précédemment proposée du marqueur *fin*. Il s'agira de mettre en évidence les relations profondes qui existent entre les emplois en apparence les plus fluctuants (et, pour cette raison sans doute, volontiers qualifiés de "pragmatiques") de connecteurs comme *à la fin*, *enfin*, *finalement*, *en fin de compte*, et ceux plus stabilisés, en première observation, du verbe *finir de*.

Pour mieux cerner les propriétés spécifiques de ce verbe, nous le comparerons avec *cesser de*, puis avec *terminer de*.

4.1. *Finir de* et *cesser de*.

Les divergences de fonctionnement entre ces deux verbes tiennent essentiellement au fait que *cesser de P* marque le simple passage à l'extérieur temporel d'un procès (passage à *ne plus P*), tandis que *finir de* implique en même temps l'épuisement d'une quantité de procès construite indépendamment du temps, établie en particulier par une quantification de l'objet affecté par le procès. Cette différence essentielle peut s'appréhender à travers plusieurs ordres de phénomènes :

4.1.1. Phénomènes liés à la quantification du procès.

4.1.1.1. Considérons les énoncés :

- (1) *J'ai fini de manger.*
- (2) *J'ai cessé de manger.*
- (3) *J'ai fini de fumer.*
- (4) *J'ai cessé de fumer.*

Les énoncés (1) et (4) ne posent aucun problème d'interprétation. Les énoncés (2) et (3) ne sont susceptibles en revanche que d'une interprétation fortement contrainte. *J'ai cessé de manger* ne peut guère renvoyer qu'à un fonctionnement aoristique (...à ce moment là, *j'ai cessé de manger, je me suis levé et j'ai quitté le salon en l'injuriant*). En dehors de ce contexte, cette forme pourrait à la rigueur signifier *j'ai cessé de m'alimenter* . Il faut alors s'interroger sur cette spécification lexicale de *manger* qui n'apparaît nullement nécessaire avec *finir de* .

L'énoncé (3) ne serait véritablement naturel qu'à condition d'introduire un complément d'objet (par exemple *j'ai fini de fumer mon gros havane*).

Ces exemples font clairement apparaître que *finir de* implique la mise en oeuvre d'un rapport de conformité entre deux constructions de P, l'une établie dans le temps, l'autre hors du temps. Cette conformité implique la quantification du procès en référence à une quantification de l'objet affecté par le procès. *J'ai fini de manger* implique la construction d'un complément qui, dans le cas de *manger* n'a pas nécessairement à apparaître explicitement (*manger* implique une sorte de "complément générique : *manger "le mangeable"*) *j'ai fini de manger ce que j'avais à manger, j'ai fini mon repas* . Cette glose fait apparaître que la quantité de procès actualisé est conforme à la quantité de procès construite comme validable.

Cesser de , au contraire, n'entraîne qu'une détermination d'ordre strictement temporel. Il marque ni plus ni moins que le passage d'une sous-classe d'instants t localisant P à une sous-classe de t ne localisant plus P , indépendamment de tout relais par une quantification de P. *J'ai cessé de P* marque en d'autres termes le passage à l'**absence de relation entre moi et P sur le plan temporel**.

4.1.1.2. Seul *cesser de* est compatible avec les verbes d'état,

dans la mesure où ceux-ci peuvent se caractériser comme insécables et par conséquent incompatibles avec toute détermination d'une quantité de procès. *Il a fini d'être agressif* est un énoncé fort peu naturel qui pourrait signifier à la rigueur et conformément à ce qui a été dit de *finir de* : *il a épuisé son agressivité*. L'énoncé *il a cessé d'être agressif* ne présente pas de difficulté : *cesser de* entraîne une délimitation purement temporelle sur le prédicat *être agressif*.

On notera toutefois que *finir d'être agressif* redevient parfaitement possible si, dans le cadre de relations intersubjectives, on envisage un au delà de *être agressif* : c'est ce qui se produit dans un exemple comme *Quand tu auras fini d'être agressif, préviens moi, nous pourrons peut être remettre les choses à leur place !* On retrouve ici un mécanisme déjà décrit à propos du fonctionnement de *fin* non relationnel.

Un énoncé comme *Il a cessé de pleuvoir* est plus naturel que *il a fini de pleuvoir*. Ce dernier énoncé implique qu'il n'y a plus matière à pluie, que *les nuages ont exprimé toute leur pluie*. On explique selon le même principe que précédemment que cette forme devienne acceptable dans un contexte introduisant une téléconomie comme *Je sortirai quand il aura fini de pleuvoir*. La fin de la pluie est alors liée à une attente qui rend possible la construction d'une conformité.

Qu'il s'agisse de *pleuvoir* ou de *être agressif*, l'extérieur temporel de P est relayé par la construction subjective d'un au delà de P envisagé.

4.1.2. Phénomènes liés à la négation.

Une différence essentielle entre les valeurs prises par la forme négative de chacun de ces deux verbes tient précisément au fait que *finir de*, contrairement à *cesser de*, implique une quantification du procès. Cela a pour conséquence que la négation avec *finir de* affecte la détermination quantitative du procès. *Je n'ai pas fini de manger* signifie qu'il me reste une certaine quantité à manger (et dans ce cas *je n'ai pas fini de P* prend valeur de *je n'ai pas encore fini de P*).

La négation marque qu'il n'y a pas conformité entre P tel qu'il est visé et P tel qu'il est localisé.

On notera que *Je n'ai pas fini mon repas* est compatible avec une double interprétation. D'un côté, cela peut signifier *Je n'ai pas encore*

fini mon repas, je suis encore en train de le prendre, et *ne pas* renvoie de nouveau à *pas encore*; de l'autre, cela peut signifier que *je ne suis pas allé jusqu'au bout de mon repas, que j'en ai laissé*. En fonctionne comme marque d'une quantité d'objet affectée par le procès *laisser*. On peut remarquer au passage que seule la première interprétation est compatible avec *Je n'ai pas fini de manger*, et que seule la dernière est compatible avec *je ne finis pas mon repas* qui signifie, là encore, *j'en laisse* (et qui, pour des raisons qui tiennent au fonctionnement du présent simple, entraîne une interprétation modale du type *je ne veux pas, je refuse de finir*). L'énoncé *je ne finis pas de manger* est un énoncé instable et peu naturel. La contrainte provient du fait que la quantité de procès à épuiser n'est pas déterminée indépendamment de la quantité de procès localisé. On notera d'ailleurs que l'énoncé *je finis de manger* n'est guère possible que dans une séquence du type *Je finis de manger et j'arrive*. *J'arrive* introduit là encore le support d'une téléconomie. Dans *je ne finis pas de manger* (ou *je ne finis pas de manger mon repas*), la détermination de *manger* est uniquement construite par *ce que je ne finis pas de faire*. Nous avons vu que le fonctionnement de *finir de* impose soit la construction d'une quantification indépendante, soit une téléconomie (ici bloquée par la négation).

Il s'agit à chaque fois de spécifications différentes de la non conformité. La conformité peut être bloquée soit du fait d'un sujet (refus, renoncement, abandon), soit sur le plan de t (la non conformité se solde par *du pas encore*: le validable n'est pas encore résorbé par le localisé).

Dans *Il n'en finit pas de manger*, *en* est la trace d'une quantité à manger déterminée de façon indépendante de la quantité effectivement mangée. L'épuisement de la quantité à manger n'est pas atteint, et, en même temps, demeure visé. Le procès devient, au sens propre, "interminable".

Je n'ai pas cessé de P prend une valeur radicalement différente, du fait que *cesser de* ne marque qu'une délimitation strictement temporelle. *Ne pas cesser de P* signifie qu'on ne sort pas de la l'actualisation de P : il n'y a pas de t caractérisables comme ne localisant plus P. Il n'y a aucune extériorité temporelle par rapport à P. Cela suppose un traitement point par point de la sous-classe des instants t localisant P: en chaque t d'une sous-classe de t donnée, on a absence de cessation de P.

D'où une itération des localisations temporelles de P. On obtient ainsi la valeur *sans arrêt, continuellement*.

4.2. Finir et Terminer.

Terminer partage un grand nombre des propriétés de *finir*. Tout comme ce dernier verbe, il implique une double délimitation articulée : construction d'une frontière temporelle articulée à une délimitation du procès déterminée par une quantification. Dans le cas de *terminer*, il y a pondération sur le temporel : il y a non pas épuisement de la quantité d'objet affectable par le procès, mais épuisement du temps nécessaire à la résorption de cette quantité. La signification de *terminer* peut se formuler en raccourci de la façon suivante : **aller jusqu'au bout du temps nécessaire pour résorber une quantité déterminée de procès**. Cela explique certaines différences observables entre *finir* et *terminer*.

- *Je n'ai pas terminé* tend à signifier : *il me faut encore du temps pour mener à bien ce que je suis en train de faire* - et, **par conséquent**, *il me reste du à faire*. *Je n'ai pas fini* signifierait : *il me reste du à faire* - et, **par conséquent**, *il me faut encore du temps pour mener à bien ce que je suis en train de faire*.

- *C'est fini !* marque la coïncidence entre un dernier point construit hors du temps et le passage à l'extérieur temporel. *C'est terminé* envisage cette coïncidence d'un point de vue temporel et tend à signifier que le crédit de temps correspondant à l'atteinte du conforme est épuisé. Il n'y a plus de temps affectable à du à faire (on dira par exemple *c'est terminé* plutôt que *c'est fini* au moment de ramasser les copies lors d'une épreuve d'examen).

- Il n'existe pas d'équivalent avec *terminer de* de l'expression *n'en pas finir de*. Cette expression signifie qu'une quantité de procès demeure à faire au fur et mesure qu'il se fait. Avec *terminer de*, l'épuisement de la quantité de procès passe par celle du temps nécessaire à cet épuisement.

On retrouve donc à travers les verbes *finir* et *terminer* les

propriétés fondamentales qui sous-tendent le fonctionnement de *fin* et de *terme*.

5. Conclusion.

Cette ébauche d'analyse a montré la possibilité de dégager une forme d'invariance dans le fonctionnement du marqueur *fin* : on en retrouve les propriétés fondamentales aussi bien dans le fonctionnement du verbe *finir de* que dans les emplois aussi hétérogènes et disparates en apparence que ceux des connecteurs *finalement*, *à la fin*, *enfin*.

Cette turbulence de surface conduit parfois à qualifier ces emplois de pragmatiques. Cette qualification ne s'applique en fait qu'au point de vue d'où se constatent des irrégularités dont rien n'indique qu'elles puissent être tenues pour irréductibles à un autre niveau d'analyse. La recherche d'invariances et de régularités profondes permet d'articuler des phénomènes répartis à l'heure actuelle dans des secteurs dont le cloisonnement peut ainsi se trouver utilement remis en question.

Références bibliographiques.

- CADIOT A. & al. (1985) : "Enfin, marqueur linguistique", JOURNAL OF PRAGMATICS, 9, 199-239.
- CULIOLI A. (1981) : "Sur le concept de notion", BULAG, Université de Franche Comté, 8, 62-79.
- FRANCKEL J.J. (1986) : "Modes de construction de l'accompli en français", in Aspect, modalité : problèmes de catégorisation grammaticale, Collection ERA 642 (UA 04 1028), Département de recherches linguistiques de l'Université de Paris VII, 41-69.
- GARCIA C. (1983) : "Etude sémantique de *bon*, *enfin*, *justement*, *de toutes manières* dans un corpus oral", Thèse de doctorat de 3ème cycle, Université de Paris VII.
- GONIFEI-SPYCHALA (1981) : "Examen critique de descriptions lexicographiques de *enfin*, *finalement*, *à la fin* et description sémantique de ces trois expressions", mémoire de maîtrise, Université de Lille III.

Je remercie tout particulièrement D. Paillard et J.C. Passerieu de leurs critiques très constructives sur une première version de cet article.